

FRANÇOIS BARBEROUSSE

LES JOURS
AUX VOLETS CLOS
ROMAN

Cinquième édition

nrf

GALLIMARD



LES JOURS AUX VOILETS CLOS

DU MÊME AUTEUR

L'HOMME-SEC, roman (*N. R. F.*)

ÉPIS DE GLANE, contes et nouvelles (*à paraître prochainement*).

EN PRÉPARATION :

GUSSE, roman.

GILBERT PRESILIER, roman.

FRANÇOIS BARBEROUSSE

LES JOURS
AUX VOLETS CLOS

ROMAN

Cinquième édition

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

Copyright by « Librairie Gallimard », 1936.

Extrait de la publication

à
A.-B.

I

Juillet flambait. Le champ de seigle était à moitié fauché. L'équipe de moissonneurs se déplaçait lentement le long de la coupe. Gusse Bodin menait ; son grand corps à demi penché oscillait au rythme régulier des coups de faux : une... deux... une... deux. La faux, balancée d'un geste large, entraînait dans les hautes tiges au ras de terre, arrondissait sa coupe, couvrait les trois billons et se retirait nue et brillante, laissant le seigle coupé à demi dressé contre le seigle encore debout.

A chaque fois Gusse, traînant ses sabots dans les raies, avançait un pied, puis l'autre. Il allait d'un mouvement mécanique et régulier, pareil à une machine bien réglée, et derrière lui, l'andain s'étirait, s'allongeait.

La mère Tourone, — son mari s'appelait Touron, — sa ramasseuse suivait, pliée en deux. Maniée adroitement, sa faucille crochetait la paille, l'attirait, redressait les tiges emmêlées, troussait sur son bras gauche la javelle qu'elle allait déposer à cheval sur deux billons.

Son vieux caraco et son maigre jupon étaient trempés de sueur ; il fallait pourtant bien suivre ce grand

gars taciturne avec lequel il n'y avait même pas moyen de causer et qui semblait n'avoir pour unique but dans la vie que de faucher, faucher sans arrêt du lever au coucher du soleil.

Essayez donc de parler à un homme qui ne vous répond pas et qui — c'est encore plus fort — ne s'arrête même pas pour écouter toutes les choses intéressantes qu'on pourrait lui raconter ! Décidément, il y a des gens si drôlement bâtis que cela dépasse l'entendement ! Enfin, pour comble de malheur, il y avait Peloille, dit le Cuirassier. Peloille, deuxième faucheur, un nabot hirsute et tout en nerfs, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu perdre un mètre de terrain sur le grand Gusse. Peloille juste derrière elle, cela ne lui laissait pas un moment de répit, même pas le temps de relever le mouchoir noué dont elle recouvrait sa « câline » (1) et qui lui glissait derrière la tête.

Après le Cuirassier, venait sa femme, grosse, grasse, bonasse. Ensuite Malaveau, dit Social, sec, noir, beau parleur et qui trouvait, sans oser encore le dire, que le Gusse avait grand tort de mener de ce train-là et qu'il fallait être fou « de se crever l'cul pour du travail à la journée. »

Puis Lauverjat, puis Guérin et, tout dernier, Prosper.

Pour bien marquer à Gusse toute sa réprobation, Social s'arrêtait souvent, essayait d'un revers de bras son front ruisselant, crachait un jet noirâtre de jus de chique, et sa faux redressée, le manche en terre, près du pied droit, affûtait longuement. La pierre tirée du « bion » (2) pendu à sa ceinture, où elle bai-

(1) Bonnet à longues brides.

(2) Gaine dans laquelle on porte la pierre à aiguiser.

gnait dans l'eau, sonnait sur l'acier. Avant encore de reprendre le travail, il se retournait, regardait en arrière, relevait ses moustaches. Enfin, ayant épuisé tous les atermoiements possibles, il crachait dans ses mains et se remettait à l'ouvrage.

Chaque fois, un peu plus, la distance augmentait entre lui et ceux qui le précédaient.

Ils avaient embauché le lundi matin ; on était au mercredi soir. Les deux premiers jours, pensant que cela ne durerait pas, Social avait suivi le train, mais ce matin, déjà fatigué, il avait ralenti sans vergogne. Il poursuivait la même tactique cet après-midi et se laissait paisiblement distancer.

Au déjeuner, Gusse l'avait regardé un peu de travers mais n'avait rien dit. Pourtant l'orage couvait et tous l'avaient bien senti. Certains — Lauverjat, Guérin — en étaient ennuyés, mais la Tourone, par contre, s'en délectait, savourant à l'avance l'histoire amplifiée qu'elle en pourrait conter et la peur qu'elle aurait si Gusse allait jusqu'aux coups. Plusieurs fois Guérin avait lancé :

— Allons, Malaveau, dégage-toi, j'vas couper les talons à ton « ramasseux ».

Cela avait fait ricaner cette petite gale de Prosper et à chaque fois amené la même réponse de l'interpellé :

— Cours donc devant si t'es pressé !

La pièce, en forme de trapèze, s'étendait sur huit hectares, du bois de la Patte d'oie à la ferme de la Volige, entre le chemin de Soubielle et la route. Pas un souffle n'ondulait cette mer, pas un des épis lourds ne remuait sur sa tige recourbée.

Arrivé au chemin de Soubielle, Gusse remonta sa culotte qui lui glissait sur les fesses, vida l'un après

l'autre ses sabots où des grains de seigle s'étaient introduits, puis tirant sa pierre du « bion », d'un geste vif et précis, affûta.

Au coin du bois, une silhouette se découpa sur l'écran bleu des sapins. Il arrêta un instant son regard dessus, puis, sa faux sur l'épaule, revint vers la route pour reprendre son travail.

— Tiens, voilà ton oncle qui vient nous voir, dit-il en passant près de Prosper.

L'oncle de Prosper, Arthur Preslier, était le patron. Devenu épileptique à la suite d'un banal accident, incapable depuis sept ans de tout travail manuel, il avait tout de même su se créer de nombreuses ressources. Entreprenant et débrouillard, il avait la bosse des affaires et exerçait des professions multiples, sans fatigue, mais non sans profit : bistro, agent d'assurances, marchand de gibier, maquignon, etc...

De plus, sa femme tenait boutique de frater, métier qu'elle avait appris de son père, lequel avait été pendant longtemps le seul coiffeur du pays.

Mieux servi par la santé, Preslier eût pu devenir riche ; tel quel, il vivait à l'aise.

Lorsque le père Caumard, fermier sortant de la Volige à la Toussaint passée, avait offert sa moisson à la tâche — tant de l'hectare — Arthur s'était tout naturellement trouvé là pour la prendre.

Prosper se redressa et la main en abat-jour, regarda vers la Patte-d'Oie et constata :

— C'est ben lui, c'bourgeois ! il a moins chaud que nous.

— Bédame, dit Malaveau, redressé lui aussi, ses outils lui font pas mal aux mains.

Gusse cracha dédaigneusement sans répondre et

LES JOURS AUX VOLETS CLOS

continua sa route, ramassant, de-ci de-là, des épis qui traînaient.

Dans la partie fauchée, les gerbes liées et amassées en « terrios » (1) laissent la place nette : un chaume ras, sans bavures, où personne ne trouverait à glaner. C'était du beau travail, tel que l'aimait le grand Gusse.

Là-bas, Arthur quittant le chemin venait vers les moissonneurs. La chaleur était intense. Le soleil, d'aplomb, envoyait ses rayons sur la plaine comme des coups de trique. L'air chaud ondulait au-dessus de la route et en s'élevant aspirait parfois un léger tourbillon de poussière blanche. Sous l'ardente lumière, les sapins de la Patte-d'Oie et ceux de la sapinière d'En-Haut paraissaient bleus. Des guêpes bourdonnaient autour d'un buisson de ronces sous lequel trois « grelets » (2) chantaient.

Arthur marchait lentement, le chapeau de paille rabattu sur les yeux, le gilet déboutonné, ouvert sur la chemise dont le col bâillait. L'herbe sèche crissa sous ses sabots en bordure du champ et une couleuvre qui se chauffait au soleil fila à son approche. Il arriva près de l'embauche à hauteur de Malaveau.

— Ça va-t-y ? dit-il.

— Mieux pour toi que pour nous, répondit l'autre agressif. Ça me pisse partout. Si tu crés que c'est un métier au jour d'aujourd'hui !

Social était connu pour ce qu'il appelait pompeusement ses « revendications », en usant d'un terme qu'il avait lu sur l'*Émancipateur* dont il était un fidèle abonné. Arthur ne répondit point et s'avança vers Prosper.

(1) Tas formé de neuf gerbes dressées et appuyées les unes aux autres.

(2) Grillons.

LES JOURS AUX VOILETS CLOS

— Eh ben, p'tit gars, ça marche? T'as pas des os en rabiote ?

Il désignait ainsi par une locution courante la courbature qui rompt les reins aux premiers jours de la moisson, quand le corps n'a pas eu encore le temps de s'endurcir à cette fatigue. Il semble alors que le dos douloureux et raide ne pourra jamais se redresser comme si, subitement, des os supplémentaires empêchaient le jeu des articulations.

— Sûrement que je serais mieux à jouer au piquet, dit Prosper.

Il faisait allusion par là aux interminables parties que jouait son oncle avec Simonet, dit Rérette, un ancien régisseur qui n'avait maintenant d'autre occupation que de peigner sa barbe fluviale et qui achevait de manger ses quatre sous dans une petite propriété achetée au temps de son opulence.

Pas plus qu'à Malaveau, Arthur ne répondit à son neveu. Il connaissait bien tous ces gens-là.

Pauvre, ils l'eussent plaint. Riche, ils l'eussent flatté. Simplement aisé, ils lui en voulaient. Ils ne lui pardonnaient pas de réussir, lui, le malade, alors qu'eux-mêmes végétaient dans leur dure condition de journaliers. Il pensa seulement, en regardant Prosper.

— C'est-y ben le portrait de sa mère, la Balande, en moins bête mais aussi méchant.

Il poussa vers Gusse. Derrière lui il entendit ricaner Prosper qui disait à Social :

— Hein, t'as vu si j'y ai collé ça dans les dents, à mon cher oncle !

Un instant il eut envie de se retourner pour remettre ce blanc-bec à sa place. Devant son pied un mulot sortit brusquement de terre, grimpa sur le billon,

puis fila dans la raie voisine, vers quelle nouvelle retraite obscure ?

— C'est tout pareil, pensa-t-il, moins que rien et mauvais comme la gale. Il en vaut pas la peine.

Il rejoignit Gusse. Sans s'arrêter, celui-ci parla :

— Ça va-t-y comme tu veux, Arthur ?

— Comme ça, Gusse. Avec ce que j'ai on vient pas ben vieux si on fait pas attention. Enfin, faut ben endurer c'qu'on peut pas empêcher. Et toi, mon Gusse, t'as pas eu d'ennuis envec les autres ?

— Dame non, pas trop, quoique Malaveau ait perdu deux andains c'matin. Comme Guérin est derrière lui, ça fait encore deux d'plus par sa faute.

— Tu mènes peut-être un peu vite ?

— Je vais mon train, ni plus ni moins. J'arrête pas, mais je pousse pas non plus. Si c'était le Cuirassier qui cale, je dirais rien. Mais lui?... C'est de la feignantise, voilà tout.

— Sûrement. Il a toujours été comme ça Social : sans pareil à la tâche, moins que rien à la journée.

— Oh ! y a longtemps que je le connais, c'est pas la première fois que je le vois opérer. Mais t'entends ben, j'vas le dresser moi ! Au petit goûter j'y dirai deux mots et l'diable me brûle s'il comprend pas !

Ils parlaient à mi-voix. Un peu sourde, la Tourone tendait l'oreille et se désespérait de ne rien entendre, de ne pouvoir placer son mot. Arthur avait la voix courte et sans souffle. Gusse parlait sans perdre un coup de faux, d'un ton uni et droit, sans hâte et sans éclat.

— Y a l'garde à du Castel qu'est passé aussi c'matin, dit-il. Il voulait pas qu'on s'mette dans les sapins pour déjeuner.

— Ah ! d'à cause ?

— Il a des poules qu'élèvent des petits faisans là-bas ; il dit que ça les dérange. Ben sûr qu'il aimerait mieux qu'on « grâle » (1) au soleil.

— Et pis, qui qu'vous avez fait ?

— Dame on s'y est mis quand même. Il était pas content. Quand j'en ai eu assez, j'y ai dit : « Si tu fous pas l'camp, j'quitte mon sabot et j'te l'fous sur la gueule ! » Après il partait ben, j'te l'dis.

— Eh ben tu vois, t'as peut-être eu tort d'y causer comme ça. Il pourrait se r'venger, c'gars-là, des fois, tu sais ben.

— Et pis, quoi donc aussi, fallait-y qu'on y cède la place ? Pour son sacré gibier, comme si y en avait pas de trop !

— J'sais ben, Gusse. Mais tout ça, vois-tu, ça dépend comment qu'il va raconter ça à son patron.

— J'm'en fous. Qui qu'tu veux qu'il me fasse ?

— On sait pas, mon vieux, ces gars-là c'est puissant !

— Pour ça, approuva Gusse sentencieusement.

Ayant tout dit, il n'éprouvait plus le besoin de parler et les pensées amères qu'il pouvait encore avoir — comme tout bon Solognot — contre ces gens qui accaparent la chasse et payent des mercenaires pour la leur garder, protégés par les lois, il n'aurait su les exprimer. Ses bras balançaient toujours la faux, méthodiquement, et son corps suivait, comme attiré.

Lui aussi était vaguement jaloux d'Arthur, qui, à ses yeux, gagnait trop sans faire œuvre de ses mains, mais moins que les autres. Orgueilleux surtout de sa force et de ses talents d'ouvrier hors ligne, sa jalousie se trouvait tempérée d'une espèce de pitié mépri-

(1) Grille.

sante. Par ailleurs, la survivance d'un sentiment plus tendre qu'il avait éprouvé pour elle en sa jeunesse lui faisait plaindre la femme de Preslier.

— Je vais être obligé d'aller en route, dit enfin ce dernier, ça fait que je pourrai pas revenir vous voir avant samedi. Quand ce sera fini ici, vous n'aurez qu'à embaucher à la terre de l'Étang.

Il le quitta, gagna la route et, de son pas traînant, s'éloigna dans la direction de la Volige. On lui avait signalé que le nouveau fermier — le père Bardoux — avait une vache à vendre.

*
* *

Arrivant par la route, au coin de la sapinière, un porte-dîner de chaque main, la besace sur l'épaule, Phonsine enjamba le fossé.

Tout près de la route, sous l'ombre fraîche d'un sapin, étaient déposées les hardes des moissonneurs : les gros paletots de velours, les gilets, les grands parapluies bleus, les tabliers des ramasseuses qu'elles remplaçaient pour le travail par des tabliers de sac, les marteaux et les enclumes pour battre les faux.

Elle déposa son fardeau et les mains en porte-voix, tournée vers la plaine, cria :

— A la sou...ou...pe !

Sûre d'avoir été entendue, elle ramassa les ustensiles vides du déjeuner, sauta de nouveau le fossé, et repartit vers le bourg.

Gusse liait quelques gerbes en attendant que les autres fussent arrivés au chemin. La Tourone fabriquait les liens et l'aidait à « passer la jambe ». Elle prenait une poignée de seigle, en égalisait les brins, la séparait en deux et en nouait les épis. Ensemble,

ils soulevaient du pied le derrière de la javelle et glissaient le lien dessous. Ensuite, Gusse terminait seul l'opération. Il pesait du genou sur la gerbe, par saccades, jusqu'à ce qu'elle soit bien serrée, pendant que ses deux mains croisées tiraient sur les deux bouts du lien et les tordaient ensemble.

La gerbe liée, il la faisait rouler d'un coup de pied, la peignait des doigts et ramassait sur la place les fétus épars échappés au liage. Ses mains dures, comme son genou, ignoraient la coupure causée par la paille sèche qui entame les peaux sensibles et la douleur fulgurante de l'épine traîtresse de chardon ou « d'or-de-bœuf » (1) piquée dans les chairs. Ses gestes étaient toujours sûrs, son effort plein.

Bientôt, l'un suivant l'autre, le reste de l'équipe le rejoignit. Tourné vers le chemin, Guérin urinait tranquillement en causant de choses vagues avec le Cuirassier qui, d'un couteau diligent, décrottait le fond d'un de ses sabots. Par jeu, Prosper et Lauverjat échangeaient d'amicales et rudes bourrades. Les deux femmes se dirigeaient vers les sapins, l'une papotant, l'autre écoutant et approuvant par monosyllabes peu compromettantes : « Sûr.... Da !.... »

— A la soupe, dit Gusse en dressant sa dernière gerbe auprès du « terrio » voisin.

— Il est temps, fit Malaveau en évacuant sa chique, j'ai « l'guéniot » (2) plus sec que l'bénitier de Sainte-Montaine.

— T'as pourtant ben pris l'temps de flâner.

L'attaque était déclenchée, brutalement. Peloille gloussa. La Tourone, le souffle coupé, en chercha sa

(1) Plante aux épines très dures.

(2) Gosier.



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

Romans, Nouvelles

(publiés du 15 Septembre au 31 Décembre 1935)

FRANÇOIS BARBEROUSSE. L'Homme sec	15 fr.
JACQUES BARON. Charbon de Mer (<i>Prix des Deux-Magols 1935</i>)	15 »
JEAN BASSAN. Le Centre du Monde	15 »
JACQUES BONJEAN. Les Mains pleines.. .. .	15 »
EMMANUEL BOVE. Le Pressentiment	15 »
ROGER BREUIL. Augusta	15 »
HENRI CALET. La Belle Lurette	15 »
ROSE CELLI. Ombre	15 »
— — A l'Envers du Tapis	15 »
ROGER COUDERC. Brigitte l'Étrangère.. .. .	15 »
EUGÈNE DABIT. La Zone verte.	15 »
JACQUES DEBÛ-BRIDEL. Jeunes Ménages (<i>Prix Interallié 1935</i>)	15 »
MAURICE FOMBEURE. Soldat	15 »
ANDRÉ FRAIGNEAU. L'Irrésistible	15 »
CLARISSE FRANCILLON. La Mivoie.	15 »
ROBERT FRANCIS. HISTOIRE D'UNE FAMILLE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. Les Mariés de Paris	15 »
JEANNE GALZY. Le Village rêve	12 »
LOUIS GUILLOUX. Le Sang noir	20 »
PIERRE HERBART. Contre-ordre	15 »
PIERRE JEAN JOUVE. La Scène capitale	18 »
JACQUES DE LACRETELLE. LES HAUTS-PONTS IV. La Monnaie de Plomb	12 »
HUBERT DE LAGARDE. L'Aventure	15 »
PIERRE DE LESCURE. Pia Malécot.	15 »
ARMAND LUNEL. Le Balai de Sorcière.. .. .	15 »
DICHE MARROU. Beau fixe.	12 »
PAUL NIZAN. Le Cheval de Troie	15 »
HENRI POLLÈS. Les Gueux de l'Élite	15 »
ELIE RABOURDIN. Le Village en Fête	15 »
PASCAL ROSE. La Vie de Famille.. .. .	18 »
LOUIS ROUBAUD. J'avais peur.	12 »
FRANÇOIS DE ROUX. Jours sans Gloire (<i>Prix Théophraste Renaudot 1935</i>)	15 »
MAURICE SACHS. Alias	15 »
JEAN SCHLUMBERGER. Histoire de quatre Potiers.. .. .	15 »
ROBERT SÉBASTIEN. Le Bal masqué	15 »
SIMENON. Quartier nègre	12 »
JEAN VARIOT. RAPSODIE MONTAGNARDE. La Montagne folle	15 »
NOËL VINDRY. La Cordée	15 »
ÉMILE ZAVIE. Le deuxième Comte d'Ormoise	15 »

L'Œuvre de PIERRE HAMP

Édition définitive

LA PEINE DES HOMMES. Il faut que vous naissiez de nouveau 15 »